

Sur l'auteur

Adrien Blouët est né en 1992. Après des études aux Beaux-Arts de Paris, il publie son premier roman, *L'absence de ciel*, chez Notabilia en 2019. Son deuxième roman, *Les immeubles de fer*, paraît en 2021. Il est lauréat du prix Écrire la ville.

Du même auteur

Les immeubles de fer, Notabilia, 2021.

L'absence de ciel, Notabilia, 2019.

COMMENT NE PAS DEVENIR
ÉCRIVAIN VOYAGEUR

Adrien Blouët

COMMENT NE PAS DEVENIR
ÉCRIVAIN VOYAGEUR

NOTAB/LIA

Adrien Blouët est représenté par Le Monte-charge culturel.
www.montechargeculturel.com

L'auteur remercie la Fondation Jan Michalski pour son
accueil en résidence d'écriture au cours de l'hiver 2022.

© Les éditions Noir sur Blanc, 2024

© Visuel : Paprika
ISBN : 978-2-88983-034-3

La plupart des Japonais dont il est question dans ce texte sont nommés selon la convention japonaise, par le nom de famille suivi du prénom. En revanche, j'ai beaucoup hésité quant à la façon de désigner mes camarades francophones. Il y a de fortes chances que les personnes intéressées lisent ce texte, ou au moins les parties les concernant : trop soucieux d'éviter les brouilles, j'ai écarté l'idée d'inscrire leurs prénoms et me suis contenté de leurs initiales.

Note préliminaire

Les gens (les gens comme moi) ne devraient jamais écrire sur leurs voyages. Quoi de plus ennuyeux, et même de plus abject, que ce genre de compte rendu ? Les mêmes narrateurs éternellement interchangeable qui vous racontent, englués dans un lyrisme aux relents coloniaux, ce que tout un chacun pourrait apprendre sans leur aide... En arrivant au Japon, à la fin de l'année 2019, j'avais deux idées précises en tête, bien plus louables à mon avis que celle de publier un récit de voyage : je souhaitais progresser dans l'apprentissage du japonais ; et terminer au calme un roman, mon deuxième, que j'avais commencé à écrire depuis assez longtemps déjà. J'ai à peu près atteint ces honnêtes objectifs, et j'aurais pu m'en tenir à ça... mais en ces temps pentus, la solitude, le désœuvrement ou, qui sait, les forces du mal m'ont poussé à prendre des notes sur ce que je voyais, ce qui m'arrivait, et je crains d'avoir fini par tomber dans ces écueils que, tout au long du voyage, je me targuais de vouloir contourner. J'aurais mieux fait d'enterrer ces notes pour de bon, mais je me

suis efforcé d'en tirer quelque chose, de continuer jusqu'au bout : par curiosité, d'abord ; et peut-être aussi par tolérance à l'égard de mes faiblesses ; en dernier lieu, ce voyage m'ayant coûté cher, pour me faire de l'argent, ce qui est une illusion, et donc certainement la meilleure excuse pour écrire un livre.

Plus bouger

Kawakiri (皮切り) : Les deux kanjis évoquent une peau (皮) que l'on tranche (切). Un terme poétique et rare pour signifier le début, le commencement. On peut imaginer le narrateur surgir, prêt à en découdre.

Gaijin (外人) : « Gens du dehors ». Du point de vue japonais, un gaijin est donc un étranger, tout simplement, et c'est l'un des mots les mieux connus des intéressés. Quand je parle des gaijins, je m'y inclus. Le terme peut avoir une connotation péjorative, voire xénophobe, qui pousse parfois les plus polis à dire *gaikokujin*, ou *gaikoku no kata* (« personne d'un pays étranger »), mais la majorité des Japonais ne s'embarrasse pas de ces fioritures, surtout quand ils croient qu'on ne les comprend pas.

– **san (さん)** : Suffixe honorifique le plus courant. On pourrait le traduire par « Monsieur » ou « Madame », mais il est bien plus largement employé. En s'adressant à moi, mes interlocuteurs s'autorisent souvent à l'omettre, ce qu'ils ne feraient pas avec un concitoyen.

Penser qu'il y a déjà quatre longues années que, alors étudiant, je me suis rendu au Japon pour la toute première fois me donne le vertige, et même des frissons, voire la sensation que je pourrais avoir

imaginé chacun des souvenirs de cette époque insouciant. J'avais été accueilli par une université de Kyoto pour bénéficier d'une initiation à quelque pratique artisanale, et, en attendant que les cours commencent, j'étais seul, en proie à une léthargie profonde, occupé à veiller jusqu'à tard dans la nuit en mangeant des biscuits bourrés d'additifs et en discutant avec mes amis, incapable de régler mon horloge interne à l'heure japonaise. Quand j'émergeais, rarement avant midi, je me forçais à sortir arpenter cette ville riche d'une très longue et ancienne histoire, sentinelle des temps révolus, où je contemplais les vitrines dans lesquelles dormaient des laques rouges et noirs, des kimonos brodés et de petits gâteaux ronds et translucides qui me semblaient échappés des étals envoûtants d'un dessin animé. Difficile de savoir si toutes ces marchandises étaient destinées aux nombreux touristes ou si les locaux eux-mêmes continuaient à satisfaire dans ces commerces leur soif de traditions séculaires. Aux yeux des Japonais que j'interrogeais sans succès du regard, je paraissais n'incarner rien de plus qu'un bon sauvage illettré et aphone dont la détresse ne pouvait être que courtoisement ignorée. Étudier leur langue m'occupait un peu. J'avais acheté un carnet dans un 100-yen-shop pour m'entraîner à tracer les sept ou huit idéogrammes que j'étais parvenu à mémoriser, mais le découragement m'a gagné après quelques pages, et je me suis mis à écrire. Quel ramassis d'imbécillités j'ai alignées lors de ces premières tentatives. Peut-être

pensais-je que, faute de m'aider à mémoriser les kanjis, écrire dans ma langue, sans destinataire, comme un moine esseulé dans un paysage de soie et d'encre, m'aiderait à comprendre ce qui se déroulait autour de moi, ce phénomène qu'on appelle le Japon – et peut-être cela a-t-il un peu fonctionné, si tant est qu'on puisse comprendre une si vaste abstraction, si tant est qu'on puisse comprendre quoi que ce soit.

À chaque nouveau voyage, je suis habité par l'espoir de retrouver cette fraîcheur des premiers jours, cette ignorance naïve et peut-être aussi ce sentiment d'ennui tenace qui demeure associé pour toujours à la certitude d'un dépaysement absolu, quand je ne savais rien de mon environnement, quand j'étais persuadé que les Japonais n'étaient là que pour me maintenir dans l'illusion que leur pays existait.

Aujourd'hui, soir de Noël, alors que je me trouve à bord d'un ferry qui s'extrait lentement de la baie de Kagoshima inondée par la lumière du soleil couchant, j'ai conscience de la réalité matérielle du Japon, je me sens en pleine forme et ne m'ennuie pas du tout. Les catégories que je ne distinguais pas à l'époque ont émergé peu à peu, je peux m'y situer et hiérarchiser ce que je vois, ce que je sais et ne sais pas. Cette tragédie irrémédiable a l'avantage de me permettre de prendre des décisions, comme celle de ne pas me diriger vers le centre (les villes célèbres, la capitale et les anciennes capitales, ces

lieux qui ont sans cesse la parole et dont on entend toujours parler), mais vers le bord. Pour me couper de l'agitation, bien sûr, et terminer mon roman, mais aussi pour continuer à croire que je pourrais « comprendre », et peut-être pour savoir ce que ça fait, littérairement parlant, d'être au bord, dans ce qu'on peut appeler les marges. Je ne connais pas encore très bien la littérature japonaise, mais cette curiosité me vient en partie d'Ôé Kenzaburô, un écrivain originaire de l'île de Shikoku, qui se positionne doublement à l'écart : dans son plus fameux discours, il présente le Japon comme une périphérie du monde, ancrée dans le lointain, et sa région natale, lointaine de ce lointain même.

La majuscule de ma destination se multiplie dans le rond cuivré des hublots : Okinawa, Okinawa, Okinawa. Un modèle de périphérie, un astre du Japon émietté dans la mer, au-delà même de Shikoku, au sud du vingt-septième parallèle. Un petit archipel dont on pourrait faire flotter vingt-deux fois les îles-confettis à la surface du lac Baïkal. Pas certain que cette comparaison tienne la route, cependant, car il ne fait jamais froid à Okinawa. Elle me permet au moins de glisser que, pour venir, j'ai coupé l'éternelle Russie d'une traite, en une semaine de train, fait une pause à Pékin avant de m'arrêter huit jours à Shanghai, d'où j'ai pris un premier bateau – quarante-huit heures de croisière, deux cents places et seulement sept passagers, tous cloués à leur couche par le mal de mer. Terminus : Osaka. J'étais enfin au Japon, et les chemins de fer

sinueux du Sud m'ont mené jusqu'au ferry dans lequel, en cet instant même, je me glisse entre une couverture qui gratte et un futon rachitique, dans le dortoir collectif de la dernière classe, et m'apprête à dormir. Trente-deux jours à travers l'Eurasie, donc, sans quitter la surface de la terre, et j'espère continuer ainsi jusqu'à repartir, le plus tard possible, comme je suis venu. Cette résolution pourrait passer pour l'expression d'une nostalgie des voyages à l'ancienne, du temps des paquebots transatlantiques et des départs vers des mondes inconnus, mais c'est tout l'inverse : des pans entiers des mondes qui nous paraissaient inconnus il n'y a pas si longtemps sont désormais en voie d'extinction, il me semble donc beaucoup plus avant-gardiste que rétrograde d'espérer les préserver en faisant le choix de ne pas me presser.

Je dramatise trop vite, même en dortoir les couvertures japonaises sont confortables. Mais un affreux cauchemar perturbe mon sommeil : alors que j'ai trouvé un endroit où vivre, partout des employeurs me claquent la porte au nez, arguant qu'ils ne prennent pas les étrangers. Ils répondent avec hargne dans une langue acerbe dont seul le mot « gaijin » me parvient distinctement. Je suis condamné à devenir une âme errante, sans travail, sans ressources, égaré pour toujours dans les limbes insulaires de mon voyage raté.

J'émerge en même temps que le soleil se lève au-dessus de l'île d'Amami-Ôshima. Toute la journée, j'erre sur le bateau, entre la boutique qui

ferme chaque fois que j'ai faim et les fauteuils que des chaînes lient au plancher pour le cas où la houle se lèverait. Tout un chapelet d'îles se relaient entre Kagoshima, la ville la plus au sud du Japon continental, et Okinawa. À chaque port, on charge des marchandises, quelques passagers montent, d'autres descendent, attendus par leurs proches. Certaines familles voyagent par trois générations, il y a des vieux, des gamins qui courent partout. Peu de gens parmi ces insulaires ressemblent à leurs compatriotes de métropole : tout le monde parle fort, partage des canettes en riant aux éclats. Les politesses, que les Japonais désignent parfois par le terme français *étiquette* (comme si les mots, quand ils s'éteignent dans une langue, se réincarneraient là où on ne les attend pas), qui réglementent et codifient visuellement, moralement, conceptuellement la majeure partie des interactions sociales, me sont moins encombrantes ici. Passer l'hiver à Okinawa, loin de l'orgueil guindé des grandes villes, s'annonce comme une expérience fantastique. Du pont supérieur, j'observe les passagers qui descendent, île après île : des files indiennes de fourmis qui retrouvent avec joie leurs familles sans jamais se toucher, comme pour me rappeler que, malgré mes impressions favorables, je ne dois pas trop en demander, nous sommes toujours en territoire où les émotions sont tenues de s'exprimer sans débord. Quand on atteint Yoron, avant-dernière étape, la mer est turquoise, et on aperçoit enfin la pointe nord de la grande île d'Okinawa. La

capitale, Naha, est tout au sud, on arrivera ce soir. Les dernières heures sont les plus longues. La nuit tombe et dans la nuit la côte scintille, je me souviens de Huckleberry Finn descendant le Mississippi et découvrant avec joie les lumières de Saint Louis, la plus grande ville qu'il aie jamais vue, pourtant sans doute moins peuplée alors que les rivages de l'ouest d'Okinawa.

Dans l'archaïque guesthouse en bois où je m'installe, non loin du centre-ville, il n'y a même pas de vitres aux fenêtres, seulement des moustiquaires fixées à des vantaux qui grimacent sur leurs gonds. L'air est doux en hiver, certainement étouffant l'été. Le bar, en tôle et en planches, est construit autour d'un gros arbre dont les branches rassurantes abritent la baraque. Le soir, le matin, l'après-midi, des hôtes ou des gens du coin se retrouvent ici, accoudés au comptoir ou avachis, en chemise de lin et chaussettes, autour des tables basses. Ils fument, somnolent, accordent avec précaution les vieilles guitares qu'ils décrochent des murs fatigués. Tous sont des Japonais. Ce côté couleur locale me donne l'impression satisfaisante d'avoir déjà lâché les sentiers battus au profit d'une plongée dans un écosystème a priori inaccessible aux étrangers, mais je m'en méfie : quand je tourne trop longtemps le dos aux pièges à touristes, ils finissent toujours par me manquer, et moi par y revenir avec une avidité boulimique qui nuit en fin de compte à mon désir d'authenticité – authenticité qui, si énigmatique,

fugitive et traîtresse soit-elle, n'en demeure pas moins un carburant essentiel à qui court après l'aventure.

Le voyage m'a épuisé. Il y a longtemps que je n'ai pas fait usage de mon japonais, et je le retrouve plus grippé encore. En discutant avec Kumami, qui travaille au bar, je cherche longuement mes mots et finis toujours par dire n'importe quoi. Par tact, elle me répond en anglais, mais je suis catégorique : je ne dois parler que japonais. Depuis mon premier voyage, je m'applique à l'étudier avec plus ou moins de sérieux, cette fois je dois en faire ma raison d'être. Kumami hoche la tête, l'air de me souhaiter bon courage. Tandis qu'elle commente mon CV manuscrit, se gardant gentiment de critiquer le tracé enfantin de mes idéogrammes, je lui parle de mon idée de trouver du travail, le plus vite possible, sur une petite île proche de Naha. Elle ne sait pas combien de temps il me faudra pour obtenir quelque chose, mais même sans être bilingue, ça lui semble faisable : une de ses amies, qui est de la métropole, travaille dans un hôtel sur une île où elle a de nombreux collègues gaijins (dans sa bouche, le mot n'est pas l'insulte des patrons de mes cauchemars). Pour plier des draps ou débarasser des assiettes, être docile et patient est plus important que de parler couramment.

Le lendemain soir, on va tous faire un bowling. Ma fatigue commence à devenir vraiment encombrante, mais mon équipe gagne, surtout grâce à Kumami qui envoie des strikes au ralenti. Tout le monde se

marre quand je traduis en japonais l'expression « la force tranquille ». C'est un triomphe. Et puis cette nuit-là, au dortoir, je passe mon temps à allumer ma lampe de chevet, à parler tout seul en transpirant abondamment. J'ai la sensation de rêver ou de délirer. Je ne me souviens pas d'avoir beaucoup bu. Le mec du lit d'à côté me dit plusieurs fois d'éteindre et de la fermer. Un vieux vient me voir. Il marmonne des trucs de chamane, me fait prendre des médicaments, parle de fièvre et me pose des questions auxquelles je ne comprends rien.

Ensuite, le vieux dit *influenza*.

Je me demande un instant s'il me prend pour un Mexicain.

C'est comme si, en s'arrêtant dans l'espace, le voyage avait continué dans le temps, me transformant en une seule nuit en un vieillard fiévreux dégradé par la goutte, l'arthrite, l'hypertension et les vertiges. Ceux que je prenais déjà pour mes amis me bannissent du dortoir et m'envoient à l'étage, dans un lit au fond d'un grand clapier grillagé. On me donne des masques au cas où je m'aviserais de me lever. Je peux à peine bouger. En bas, la fête sans fin persiste. Je dors presque continuellement, dans la musique et les rires tout le jour, toute la nuit, avec des verres qui trinquent, s'entrechoquent. Et mes dents qui grelottent.

Le Nouvel An de cette prometteuse année 2020 se célèbre sans moi. Parfois, j'arrive à envoyer quelqu'un m'acheter à manger, puis je ne mange

pas. Je n'ai pas la force d'aller voir un médecin. Après quelques jours, ma température baisse et je me crois guéri. Je marche victorieusement jusqu'à la pharmacie, et pendant qu'une employée cherche de l'aspirine, je sens les ténèbres me chatouiller les chevilles, ramper le long de mes jambes, et je m'évanouis. Les pharmaciens me ramassent pour m'asseoir sur une chaise, la fièvre explose, un taxi m'amène à l'hôpital. Bien obligé de reconnaître les limites de l'automédication, je n'ai plus rien contre. Un interne dégarni et procédurier m'enfonce une tige dans chaque narine, incroyablement profond, jusqu'à me tirer des larmes, tout ça pour que le résultat confirme qu'il s'agit d'une grippe saisonnière un peu carabinée. J'ai envie de lui demander à quoi il s'attendait, mais je suis trop proche du bout du rouleau pour me montrer sarcastique.

Je me confine à nouveau dans mon lit, jusqu'à un matin où je parviens à me lever. La grippe a bien failli me mettre dans la situation de l'explorateur moustachu en casque colonial, contaminé par une infection exotique et agonisant dans un dispensaire insalubre. Kumami me prépare un petit déjeuner avec un œuf au plat en forme de Totoro. Les enceintes jouent la chanson *Undercooled*, de Sakamoto Ryûichi en duo avec Unaigumi, comme plusieurs fois par jour depuis mon arrivée. Il fait très beau. Derrière moi, dans le bar, est assis un couple de Français. Je suis en pyjama, ce qui est un peu la honte, mais aussi la seule chose qui me fait ressembler à un humain. On discute. J'aime

bien les couples qui font des voyages. Ils retournent bientôt à Tokyo, puis en Suède où ils vivent. Je leur dis mon projet d'aller m'établir sur une petite île jusqu'au printemps. Ma propre voix me rappelle qu'avant de tomber malade, j'avais même l'ambition d'y terminer mon livre, et que si je continue sur cette pente, cette prétention ne sera bientôt plus qu'un mirage.

Il me faut deux jours supplémentaires pour trouver la force d'aller jusqu'à un restaurant. C'est le plus beau soir de ma vie, et les meilleures nouilles que j'aie jamais mangées. Le lendemain, je décide de faire mon sac, d'abandonner mes miasmes et mes mauvais souvenirs, et de déménager. Je dis au revoir à Kumami et à son équipe. Pour ne pas les froisser, je prétends quitter Naha, mais je me contente de changer de quartier. Loin de moi l'idée d'être si vite lassé de la simplicité sans fard de leur guesthouse, mais pour regagner l'énergie nécessaire au voyage sur les îles, j'ai moins besoin de la fameuse authenticité (cette sœur siamoise de l'altérité) que d'un dortoir avec un vrai matelas et des murs en béton. Dans la nouvelle auberge, il n'y a que des gaijins, certains passent une année sabbatique à travers l'Asie, d'autres se limitent au Japon. Je dénigre toujours un peu les backpackeurs, mais je suis bien obligé de reconnaître qu'eux et moi sommes de la même engeance et que le sentiment de faire partie d'un groupe a du bon, tout comme l'inestimable fadeur, remâchée et familière, des quelques soirées passées en leur compagnie.

Déjà dix jours que je suis à Okinawa. Ma quête d'un emploi commence à Zamami, la plus jolie des îles du très photogénique archipel de Kerama. Un petit ferry s'y rend en une heure. À l'approche des côtes, de plus en plus d'îlots déserts émergent, la mer prend la couleur d'une glace au bubble-gum, comme un gel bleu qui s'étale calmement sur des plages blanches. À peine arrivé sur l'île, j'explique au propriétaire de mon hôtel que je cherche du travail, m'attendant à ce qu'il réponde que je tombe à pic, qu'il a justement besoin d'un employé. Mais, dubitatif, il m'oriente vers le « supermarché » – je mets des guillemets, car le magasin dont il parle est plus petit que la plus petite épicerie de Naha. Moyennement emballé, j'estime que ce supermarché sera un dernier recours : Zamami doit regorger de choses bien plus amusantes à faire que de ranger des articles dans des rayons. À la fin d'un repas, je demande timidement à la patronne du restaurant si peut-être, par hasard, on pourrait s'entendre. C'est calme en ce moment, répond la femme sans cesser de savonner son plan de travail, comme si elle avait parfaitement su que j'allais lui poser cette question. Et puis on cuisine en famille... Tu devrais aller voir au supermarché. Cette fois, j'obtempère.

Au supermarché, la caissière rigole. Elle demande à une fille bronzée qui remplit les rayons ce qu'elle en pense. La fille rigole, elle aussi, mais ne sait pas quoi dire, alors la caissière passe un appel. Même au bout du fil, la personne se marre en imaginant

un gaijin qui débarque en plein mois de janvier pour bosser. Je sens un peu d'hésitation, entends quelques échanges d'arguments, hoche vigoureusement la tête lorsqu'ils penchent en ma faveur. Verdict : négatif. À l'autre supérette, on me donne la même réponse, et encore chez les marchands du port, qui m'affirment n'ouvrir que deux heures par jour en cette saison. Tous les Zamamiens se sont-ils passé le mot pour créer une ligue de la malveillance envers moi ? Il n'y a personne en hiver, se contentent-ils de dire, reviens nous voir au mois d'avril.

Le seul village de l'île est réellement minuscule. Les ruelles de pierres et de parpaings bruts sont parcourues par le frémissement des vagues, dont l'écho s'aventure jusqu'aux portes de maisonnettes de plain-pied qui semblent inhabitées, ou habitées par des gens excessivement silencieux et méfiants. Armé de mon tuba, je pars me baigner, retrouvant à la plage deux touristes qui avaient pris le ferry du matin. Hormis nous, personne. Je nage avec un couple de grosses tortues, fières et indolentes, avec des motifs comme ceux des girafes dessinés sur la peau. Elles mordent dans les algues, m'ignorant royalement, et reprennent de temps en temps leur souffle à la surface. Tout est si beau. Je suis presque trop seul.

Dès le lendemain, je rentre à Naha. En m'éloignant du port après la traversée, je rattrape la fille des rayons du supermarché, avec son look de surfeuse. Elle me dit qu'elle part en vacances. Je